

Les mouvements du corps font de la musique

Concerto pour corps en mouvement

Des interprètes en mouvement produisent une multitude de sons: détonation, vrombissement, battements de cœur, souffle court. Quand l'art et la technologie fusionnent, le corps joue de la musique. Et l'artiste flirte avec la machine.

UN DOSSIER SIGNÉ MARIE-EVE COUSINEAU

La secousse d'un tremblement de terre, le battement d'ailes d'un oiseau en vol, le bruit d'une épée fendant l'air: les interprètes en action génèrent volontiers des sons pour évoquer des émotions. Derrière eux, des concepteurs sonores et des techniciens manipulent des outils électroniques au service de leurs idées artistiques.

«Notre but n'était pas de "triper machine" et de produire seulement des effets sonores: le spectacle *La Mue de l'Ange* reste dans le domaine de la danse, souligne la chorégraphe Isabelle Choinière. À ma connaissance, nous sommes les seuls au Canada à posséder cette qualité d'intégration totale du mouvement au son.» La performance était présentée récemment dans le cadre du Festival international du nouveau cinéma et des nouveaux médias de Montréal (FCMM). «La gestuelle des danseurs est traduite par des capteurs disposés sur leur corps, de simples micros cravates sans fil, explique le concepteur sonore français Thierry Fourmier. De nombreux types de senseurs peuvent être utilisés: accéléromètres, capteurs de vitesse, de flexion, etc. Leur système est extrêmement simple. Toute la complexité vient du geste, de la position du danseur dans l'espace.»

C'est grâce à un logiciel informatique que la chorégraphie peut être entendue. Il agit comme un filtre qui convertit en temps réel les mouvements en sons et en transitions harmoniques. Ainsi, la rotation d'un bras peut produire le cri d'une baleine ou une rythmique spécifique, créant un décor sonore discordant sans être chaotique.

L'originalité du projet tient aussi à l'interactivité entre les deux interprètes. En effet, Isabelle Choinière et Angela Di Lauro étaient respectivement situées au Théâtre Prospero et à la Société des Arts technologiques (SAT). Grâce à Internet, elles entendaient en simultané les vibrations sonores produites par leur partenaire. «Je ressens ainsi ses gestes et je lui réponds. C'est comme une conversation téléphonique», précise la fondatrice de la compagnie Corps Indice, créée en 1994. À l'aide d'un système de vidéoconférence, la prestation d'Angela Di Lauro était aussi diffusée sur un écran installé derrière Isabelle Choinière. Dès 1995, cette dernière a par ailleurs acquis une visibilité internationale grâce à sa première œuvre multidisciplinaire, *Communion*, présentée dans neuf pays.

Pieds de fer

Pour la chorégraphe Danièle Desnoyers, le spectacle *Concerto grosso pour corps et surface métallique*, présenté lors du Festival international de nouvelle danse au début du mois, constituait une première expérience sonore. «J'avais envie d'entendre la musique du mouve-



Vêtu d'un squelette garni de capteurs, l'artiste Marcel Li Antúñez Roca dirige quatre robots qui émettent des bruits intenses, forts et perturbants, devant des images violentes et délirantes.

ment, la résistance de l'air, le frottement des surfaces. J'ai joué de cette expérience unique», confie celle dont la compagnie, Le Carré des lombes, a voyagé en Europe, aux États-Unis et au Japon depuis le début de la décennie. Cette fois-ci, elle a choisi de munir ses interprètes de souliers à pointe de métal et d'opter pour une surface de plaques métalliques.

Tout au long du spectacle, le public entend un vrombissement constant dans les fréquences graves, auquel s'ajoutent des sons, par exemple des chuchotements. Ils sont issus des pas et des glissements de deux danseurs qui portent à leurs pieds des micros extrêmement sensibles. «Nous voulions éviter les sons de percussion. Le résultat final crée plutôt une atmosphère», souligne la conceptrice sonore Nancy Tobin.

Selon la régisseuse, le procédé est simple, mais il exige de sa part une attention constante. Les sons créés par les danseurs sont traités par le biais d'une technique électroacoustique et rediffusés avec un délai imperceptible. «Je pourrais me comparer à un pianiste. Je dois tenter d'obtenir la même sonorité à chaque représentation, même si l'attaque du mouvement de la part des danseurs est différente d'un soir à l'autre», mentionne celle qui «pianotera» à nouveau en mars prochain, à l'Agora de la danse.

Les créateurs n'automatisent pas tous leur art au même degré. Dans le *Human body electronic fashion show*, le scénographe Pascal Masson a exploité un filon des arts électroniques, à l'occasion de la Manifestation internationale vidéo et art électronique de Champ libre, à Montréal en septembre. Le défilé de mode *trash*, conçu par deux grands noms de la haute couture française, Fabrice Lorrain et Vava Dudu, avait pour thème la gloire et la fortune américaines. «Trois mannequins avaient des capteurs dans les coutures de leurs vêtements. Ils étaient branchés à un système informatique par des fils de 50 pieds. Des spectateurs désignés appuyaient sur les senseurs et cette simple pression générait des sons, comme des soupirs, des cris et des extraits de trames sonores», rapporte le responsable

de la sonorisation, Neil Stewart. Les possibilités de ce type de technique sont infinies et peu coûteuses. «Les capteurs sont de simples "buzzers" achetés chez Radio Shack.»

Art musico-mécanique

L'utilisation du corps à des fins artistiques va plus loin chez l'Espagnol Marcel Li Antúñez Roca, dans son spectacle solo *Asia*. Le membre fondateur de la troupe de théâtre de renommée internationale La Fura dels Baus, née dans les années 1980, met en scène sa propre version de *L'Odyssée* d'Homère.

Vêtu d'un squelette d'aluminium et de plastique sur lequel se trouvent des capteurs, l'artiste dirige, à partir de ses mouvements, quatre robots présents sur scène, qui émettent «des bruits intenses, forts et perturbants». «Par le mouvement de mes bras et de mes jambes, je contrôle les robots en temps réel. Ces outils électroniques sont fabriqués sur le même principe qu'un robot industriel», explique le participant au FCMM. De plus, des images délirantes, violentes et à caractère sexuel défilent derrière l'artiste sur un écran géant.

Pour lui, la disposition chorégraphique importe peu. «Je n'improvise pas complètement mes gestes, je suis un peu comme un musicien qui fait du *free jazz*. L'important, c'est de conserver ma concentration pour bien manipuler mes robots», ajoute-t-il. Avant de poser les pieds à Montréal la semaine dernière, Marcel Li Antúñez Roca avait déjà parcouru plusieurs pays européens avec son *show*.

Le concepteur rencontre surtout des difficultés dans ses relations avec ses collaborateurs. «Ils sont issus de milieux extrêmement différents, comme l'ingénierie et les arts. La compréhension n'est pas toujours évidente. Isabelle Choinière a aussi été embarrassée par ce type de problème.

Elle a tout de même sauté à pieds joints dans l'expérience. «En 1994, je ne connaissais rien aux arts électroniques. Pendant trois mois, j'ai lu comme un malade des ouvrages sur la philosophie et la science», raconte l'artiste. Elle rappelle que l'art et la science ont toujours été très liés.

«L'union des arts électroniques et de la danse est tout à fait naturelle. Lorsqu'une personne se déplace, elle produit des sons, que nous ne faisons qu'amplifier, observer, elle. L'homme a toujours eu peur d'être remplacé par la machine. Pourtant, aucune technologie ne pourra jamais atteindre la complexité du système humain.»



Marcel Li Antúñez Roca

VOL. XX • NO. 5 • 27 OCTOBRE

20ans
CAMPUS
 JOURNAL ÉTUDIANT DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL